

P. Galeron

# *Au-delà des mers*



Roman

P. Galeron

## Au-delà des mers

*Variation sur un thème du chant XII de l'Odyssée*

© P. Galeron, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-9056-8

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

# **I LE TIGRE**

Le tigre a marché intrépide  
Vers un combat difficile,  
Muni de deux armes seulement :  
Ses griffes et ses dents<sup>1</sup>.

AL-KHANSA'

## Chant I

Je ne sais pas ce que je suis.

La mer m'a laissée là, sans conscience. À coups de vagues, elle me léchait encore un peu, comme une mère quand naît son petit, ou parce qu'il doit quitter le nid. Désormais, c'était la plage qui me portait.

Il me suffit d'y penser pour que je sente sous moi le sable, ses milliers de petits doigts, et le goût du sel et l'odeur des algues, la chaleur douce, la chaleur de l'air, sa caresse ça et là sur mon petit corps épuisé et...

Il me suffit d'y penser. Je ferme les yeux et je le vois, lui, ce soleil qui se lève, déjà fort, éblouissant à travers mes paupières, et brûlant. Alors les souvenirs affluent et malgré mes oreilles assourdies, pleines des rugissements de la nuit, j'entends : le sifflement du vent, le cri strident d'un oiseau, et deux voix criardes, excitées qui s'appellent et s'interpellent, hachées par le bruit des vagues parce qu'elles s'écrasent encore un peu, et des craquements de bois, de... je ne sais quoi que l'on brise.

J'entends souffler, haleter, et le sable crisser de mécontentement sous des poids que l'on traîne, des éclaboussures, des sons d'eau piétinée, froissée par des corps qui la bousculent et, de temps à autre, un plouf un peu plus loin comme un objet jeté.

Je ne comprends pas ce qu'ils disent, mais il y a dans leurs voix ou leur frénésie, quelque chose qui tient de la mauvaise conscience, peut-être de la sauvagerie.

Alors j'ai peur. J'ai peur et je voudrais m'enfuir, mais rien de moi ne bouge ! Épuisement et douleur me paralysent, et même cette terreur qui m'étreint à leur approche : je m'enfonce et me plante, inexorablement fichée dans le sable qui vibre d'un pas lourd. Et maintenant, quelqu'un est là tout près qui, de sa masse, me cache du soleil, m'ôtant lumière, chaleur, douceur. J'en suis glacée.

Un soudain coup dans le ventre m'arrache une plainte sourde. L'autre grogne, puis quelque chose fend l'air, cette chose qui, j'en suis sûre, s'abat sur les crânes, disloque les corps et leur vie, provoquant ce bruit sinistre d'os brisés. Mais elle crie... une femme, une voix de femme, et tout reste en suspens.

Je ne comprenais pas alors ce qu'ils disaient. Cependant, ma mémoire retient

les sons, comme une chanson, et aujourd'hui je sais, je sais qu'elle a dit :

— Non ! Non, pas elle ! elle est trop petite.

Bousculé, l'homme a encore grogné. Mais les deux mains calleuses qui m'ont saisie étaient étrangement douces, et les bras, et la poitrine contre laquelle ils m'ont serrée, accueillants, chauds, avec une odeur aigrette dont le souvenir confus me remplit encore d'émotion.

L'homme s'est éloigné en maugréant, quelques mots sur la bêtise des femmes en mal d'enfant, la folie d'une bouche de plus à nourrir... mots perdus dans le vent du large, perdus pour celle qui, d'une voix pleine de compassion, disait encore : « Peuchère, elle est si petite », tout en couvrant de ses hardes mon corps tout nu.

L'homme s'est éloigné et le soleil m'a retrouvée, toujours plus chaud, plus lumineux, apaisant mes frissons, rassurant mon cœur puisqu'il était toujours là. Alors, tandis que la femme m'emportait, je me suis laissé aller, ma tête miraculeusement entière ballottée par les cahots d'une épaule trop maigre.

J'ai entrouvert les yeux, lentement, avec peine. Derrière nous, la plage immense n'était que désolation. Des débris de toutes natures, mais tous inertes à présent, s'entremêlaient : monceaux d'algues et de bois flottés, pelotes, petits crabes ventre en l'air, méduses flasques, coquillages, parfois arrachés du plus profond d'elle-même par une mer en furie, disséminés aveuglément sur le sable.

Et à l'abri d'une dune, protégée de l'eau, cachée des regards, leur rapine de la nuit : voiles déchirées, cordages rompus, balles éventrées, pièces de charpente et mat brisés... les quelques restes d'un navire démembré.

Au bord de l'eau, l'homme finissait la besogne : dépouiller les cadavres, les arrimer à sa barque, et rejoindre la haute mer, suivi de ce cortège grotesque, des gisants de chair nue remorqués par un pied, bras en l'air, yeux révulsés, comme épouvantés de se voir ramenés vers ce qu'ils avaient désespérément fui.

Lasse, si lasse... et lasse de cette horreur, mes paupières me parurent trop lourdes. Je me suis laissé emporter, emportée par la femme qui me réchauffait, bercée par sa progression chaloupée dans le sable. Et quand quelque chose m'a éblouie, j'ai fermé les yeux. C'étaient les dernières lueurs d'un feu qui se mourrait. Un grand feu que l'on peut voir de loin, de ceux qu'on allume sur les plages pour guider les naufragés. Ou les perdre un peu plus.

fff

C'est un endroit sauvage, livré à tous les vents, un immense champ de bataille où mer et fleuve s'affrontent depuis toujours. L'une de son corps immense,



l'autre de tous ses bras l'envahissent tour à tour, y mêlent leurs fluides, doux et salé, le submergent parfois jusqu'à le dévaster. Vivant, inerte, ici tout naît et périt sans cesse, se déplace et se transforme au gré d'un accident permanent. C'est mon île : Camargue.

Ce foisonnement de vie, puis soudain toute cette désolation... quelle sorte de gens pour endurer ces débordements d'humeurs, au mieux pareille inconstance ? De simples pêcheurs pris dans l'immense filet de ses eaux poissonneuses, quelques gardiens de bêtes, saliniers, presque tous misérables, faméliques en hiver, l'été enfiévrés par les paludes.

La femme qui m'avait recueillie ne possédait rien et ceux-là la considéraient encore moins. Elle vivait dans une petite cabane de roseaux qu'on aurait dite poussée parmi les herbes, coincée entre deux tamaris, loin de tout, loin des autres.

C'était une femme sauvage, pétrie de vent et de sel, modelée par l'inclémence de cette nature souvent rude et brutale. Et, plus encore, aiguisée comme une lame par la nature rude, brute, sans clémence des hommes qui l'avaient rejetée.

Il l'avait rejetée, parce que son ventre restait plat, désespérément. Aux yeux de tous, le signe d'un grand péché... dont elle ignorait tout ! Un temps, il l'avait frappée, comme on frappe le blé. Las, si la femme était à terre, le grain, lui, ne voulait pas tomber. Alors, il l'avait répudiée. Il en avait le droit, le devoir même ! puisqu'il faut faire des enfants, pour plaire à Dieu et pour la bonne marche du monde.

Ce sont là gens de peu. Si peu que, seule, elle n'eut plus rien, elle n'était plus rien. La faim, le froid, la folie, elle aurait dû mourir. Elle s'est effondrée sur le chemin, effondrée sur elle-même. Et là, au bout d'une effroyable nuit, tout au fond de ce ventre que tous croyaient vide, elle a puisé l'instinct, la ruse et une force incroyable de sauvagerie, étouffant mieux qu'à deux mains l'innocence, la docilité et ces besoins idiots d'animal grégaire. Jamais plus elle ne suivrait le troupeau !

Cueillette étourdie de l'étourneau, pêche au harpon du héron, chasse sanglante de la fouine, rapine moqueuse du renard, elle était revenue sauvage, savante de ces choses comme une bête. Il fallait la voir tendre ses pièges, guetter le lapin, puis l'estourbir d'un taquet derrière la tête avant de le pendre à une branche pour l'écorcher d'un seul geste. Cela me rappelait étrangement les façons de l'autre, le naufrageur, détroussant son noyé de sa chemise. C'était la même faim, la même sauvagerie.

L'autre, hormis les jours de tempête, était pêcheur. Il n'avait que sa barque qui



le menait çà et là sur la mer, le fleuve ou les étangs selon le temps et le moment. Il ramenait un poisson et la femme lui fricotait quelques abattis de poule chapardée la veille. Mais pour l'essentiel, ils s'étaient mis en cheville sur une affaire qui les occupait pendant la sieste et, soufflant de-ci, mugissant de-là, secouait presque autant qu'un coup de vent la frêle cabane de roseaux.

L'homme n'était que toléré. Car en dehors de ces invitations, il dormait dans sa barque, qu'il retournait par mauvais temps comme une coquille. La nuit, toutes les nuits, c'est moi qui profitais de la paillasse. Et de sa chaleur, la chaleur de ses bras, de sa poitrine, de son cœur qui battait contre mon oreille, et de son souffle, ce ronflement régulier qui soulevait les petits cheveux sur mon front : la chaleur d'une mère.

C'était une mère sauvage, de celles qui savent. Plantes, bêtes, gens, éléments, sa sagesse était immense et son savoir intuitif, mille et mille fois plus vieux qu'elle, cumul énorme d'expériences ancestrales innombrables mises bout à bout.

Elle était de celles qui savent et transmettent. Pour que le prochain survive à ce qui avait tué le premier. D'une calotte bien sentie quand je faisais mine de mettre à la bouche le fruit qui tord les boyaux ou les herbes qui font vomir. D'un geste, d'un regard, d'un mot qui me montraient ce qui nourrit, ce qui soigne et ce qui tue. Et ceux qui tuent.

Elle disait : « Méfie-toi des loups, des sangliers, et plus encore de tout ce qui marche sur deux pattes sans avoir d'ailes ». Sur ces terres inhospitalières, il est bien rare de croiser ce genre d'animal. La plupart vivent aux Maries, le village de la mer. Les uns sur les autres, en troupeau, coincés dans leurs bicoques borgnes qu'ils agglutinent à la chapelle sur son rocher, on dirait des moules ! Je les fuyais comme la peste. Je n'étais qu'une ombre qui disparaît derrière un rideau de saules, une vague silhouette qui court à l'horizon. De loin, on me montrait du doigt, moi, la sauvageonne, un peu plus sale que les autres, un peu plus dépenaillée, mais tellement libre !

J'étais une enfant sauvage, les cheveux en broussaille, le corps halé de vent et de soleil, l'hiver gercé de froid. J'étais gaie, je chantais, et je crapahutais tout le jour, de-ci de-là comme un chiot que la curiosité amène à l'autre bout du monde, suivant un mulot, puis une sauterelle, des grenouilles encore à moitié têtards, des colonies d'échassiers courant sur l'eau, des...

À l'heure où le soleil brûle tout, je finissais toujours par m'endormir quelque part sous un feuillage, agenouillée, les fesses en l'air et le bout du nez au sol, abîmée dans la contemplation d'une fourmilière, d'un bousier roulant sa crotte.

Ou bien allongée sur le dos, les bras en croix, bercée par le vol des oiseaux et des nuages. Le coup de chaud passé, je m'éveillais en terre inconnue. Qu'importe ! là-bas tout est si plat qu'il me suffisait de grimper au premier arbuste ou de humer l'air pour retrouver la mer.

La mer... J'y courais comme une folle, dévalant les dunes, avalant à toutes jambes les derniers pas qui me séparaient d'elle, haletante, la bouche ouverte, pleine de son odeur humide et du bruit formidable de ses vagues qui s'écrasent pour finir toutes mousseuses et soupirantes. Là, les pieds dans l'eau, sautant à chacun de leurs assauts, un bonheur incroyable me gonflait la poitrine. Entre elles et moi, c'étaient des rires, des cris à qui mieux mieux. Je chantais, je chantais de tout mon corps, de tout mon cœur et elles me répondaient, terribles, avec fracas, puis tout effervescentes, tout en joie... comme moi.

Épuisée, je finissais par m'asseoir, béatement heureuse de cette complicité entre la mer immense et moi, si petite. Elle me comblait, elle me nourrissait, le cœur et même le ventre ! À quatre pattes, je fouillais le sable sous l'eau pour chercher les tellines. J'ouvrais leur coquille en y glissant l'ongle, puis, du bout de la langue, je cueillais leur chair fine toute crue. C'était... c'est mon régal. Je m'en goinfrais.

Le soir, je ramenaï des petits crabes. Pour elle, ma mère, pour sa soupe, pas pour moi. Je ne peux rien manger qui ne soit vivant. Rien de cuit, d'abîmé et encore moins ces cadavres de bêtes, exsangues, écorchés, démembrés, brûlés, vides, vides, si morts. Je ne peux pas, c'est ma nature, c'est comme ça. Elle l'avait compris, elle, qui ne forçait jamais ma bouche. Son instinct l'avait compris, il comprenait tout.

C'était une femme sauvage et cet instinct veillait, aussi patient qu'un vieux, aussi vif qu'un jeune homme. Sa vigilance était de tous les instants, de toutes les choses et, souvent, il chuchotait à son oreille. Je crois que c'est lui qui l'a prévenue. Peut-être d'un cri, il lui a dit : « Le loup est dans la bergerie ! ».

Ce loup marchait sur deux pattes et puait le poisson. Mon arrivée avait dérangé ses habitudes. La femme avait changé, elle était moins disponible. Elle s'occupait beaucoup trop de moi et leurs siestes l'intéressaient moins. Il était jaloux, furieux qu'une chose si petite prenne plus de place que lui.

Je sentais son œil mauvais dans mon dos, et parfois il me bousculait, tout en feignant la maladresse, parce que je n'étais « pas plus grosse qu'un moustique ». C'était bien là-dessus qu'il comptait et arrimait sa patience de pêcheur, persuadé qu'il était que ce ver presque nu, maigre et fragile ne passerait pas l'hiver.

Mais la mère avait veillé. Contre l'avis de l'homme et malgré la misère, elle